

Marc Strauss

Sélection, désignation, nomination *

La psychanalyse concerne tout le monde, chaque être parlant au moins, cela parce qu'elle a à faire avec la question du nom, avec le fait même de la nomination.

Il en est ainsi dès son départ, parce que « psychanalyse » est en soi un nom. Celui d'une théorie, doublée d'une pratique, celle de l'association libre, sur un divan habituellement. Cette pratique est associée à celui qui l'a découverte, en s'appuyant au départ sur une théorie assez simple : l'importance de la remémoration verbalisée du traumatisme sexuel pour guérir les symptômes des névrosés. La psychanalyse est donc la pratique qui correspond au nom de Freud.

À partir de là se pose la question qui concerne d'abord les psychanalystes, mais par conséquent tout le monde aussi bien. Cette question est : qui peut se dire psychanalyste... après Freud ? Ce qui est un pléonasme. Et comme les choses vont toujours dans le sens du pire, nous ne pouvons aujourd'hui pas échapper à une épreuve bien plus complexe encore : qui peut se dire psychanalyste après Freud et après Lacan ?

Pour en rester à ce qui vaut pour l'un comme pour l'autre, la question est de savoir comment « on » peut s'assurer d'une transmission convenable de la découverte de Freud. Quelle est l'unité de mesure, le signe qui nous permettra de comparer un « psychanalyste-autre-que-Freud » à Freud, ce dernier étant sans conteste le psychanalyste d'origine, donc en droit le garant ultime plutôt que le propriétaire de cette appellation. Du temps de sa vie, certes, il était en même temps le garant et le propriétaire du nom, les jungiens sont payés pour le savoir. Cela lui permettait de faire le travail lui-même,

* Intervention à la journée École à Nice, le 23 juin 2012.

de dire qui à son avis était psychanalyste et qui ne l'était pas, de distribuer des bagues à ses cardinaux, etc. Mais très vite, il a fallu à Freud déléguer ce pouvoir à ses élèves, pouvoir qui est passé aux élèves de ses élèves, etc. Bref, il est rapidement devenu complètement impossible à Freud de trier, de sélectionner.

Certes, il pouvait toujours demeurer le juge ultime des situations non traitables par ses élèves eux-mêmes, comme pour la question de l'analyse laïque, par exemple. Ce texte en effet a été écrit pour résoudre une situation conflictuelle lointaine, aux États-Unis, précisément à propos de la possibilité d'habiliter comme psychanalystes des non-médecins.

Mais lui mort, il a bien fallu se débrouiller sans garant ultime pour trancher non seulement des situations litigieuses, mais toutes celles où un quelqu'un veut se dire psychanalyste. Au nom de quoi ce quelqu'un, qui peut être quelqu'un de très bien par ailleurs – pas toujours, mais enfin, ça arrive, rarement, enfin bon... –, au nom de quoi ce quelqu'un pourrait-il se dire psychanalyste ? Qui est le « on » de notre question de savoir à quoi on reconnaît un psychanalyste ? Ce qui va avec la question vue de l'autre côté : au nom de quoi certains pourraient-ils dire que ce que fait un autre ne relève pas de la psychanalyse ?

Ainsi, la psychanalyse n'existe pas sans un savoir supposé au nom de psychanalyste. Quel est ce savoir et comment peut-il se contrôler, s'authentifier ? Cette possibilité garantirait au moins qu'il n'y a pas autant de psychanalyses que de psychanalystes, ou que « les psychanalystes » n'est pas le nom d'un rassemblement arbitraire d'autistes.

Dans les autres branches du savoir, la réponse est facile, n'insistons pas : il y a des maîtres, des « on » reconnus comme tels pour avoir été autorisés par leurs maîtres et qui, après examen, décernent des brevets de capacités, que l'on soit ouvrier ou chirurgien. Mais pour la psychanalyse, c'est comme pour la politique et pour l'éducation, Freud l'avait relevé, il n'y a pas de procédure de validation du savoir acquis – donc il les appelait des métiers impossibles. Il ne croyait pas si bien dire, ce Freud qui n'avait pas entendu Lacan dire que la psychanalyse était la science justement de l'impossible.

Pour conclure cette introduction, la psychanalyse, par la question de la garantie du savoir que ce nom pose, est la question même du nom. Demander ce qu'est la psychanalyse, c'est demander ce qu'est un nom, ni plus ni moins.

Qu'est-ce alors qu'un nom ?

C'est un signe qui sert de référence pour au moins deux parlants – pour qu'une parole puisse non seulement s'échanger mais même se tenir. Et le nom qui est le plus petit des noms, le plus pur des noms, c'est le nom qui ne sert qu'à deux, par exemple le nom de psychanalyse... ou éventuellement le nom d'amour, si l'on veut y voir une différence. Là au moins, on est sûrs l'un et l'autre que l'on s'est entendus sur le nom, qu'il n'y a à son propos aucun malentendu, qu'il ne s'agit pas là d'un nom qui vient à la place d'un autre. Là où psychanalyse et amour se distinguent, c'est qu'il n'y a pas, malgré quelques tentatives, d'écoles d'amour, uniquement des cours. Il ne serait peut-être pas inutile à ce propos de s'interroger sur ce que pourrait être la différence entre une École de psychanalyse et une cour de psychanalyse – celle dite de récréation n'étant pas exclue...

Mais, que ce soit pour l'un ou pour l'autre, la question qui se pose est toujours celle de l'extension possible de son nom pour procéder à un regroupement plus large que seulement deux. Avec l'amour, c'est la question de passer de l'amour d'un autre à l'amour d'autres, et finalement pourquoi pas à l'amour de tous, ambition du catholicisme. Avec la psychanalyse, la question n'est pas moins de passer à un regroupement plus large, celui des psychanalystes, qui ne sont pas catholiques de ne pas en viser la Grandeur mais de rappeler la fonction fondatrice de la castration.

Laissons de côté la haine, dont la cellule élémentaire est aussi le couple, mais qui n'a pas vocation à vouloir faire foule. En tout cas, Freud nous l'a montré, faire foule dans la haine ne peut se faire sans l'amour au préalable. Laissons encore de côté la dernière des passions de l'être pour Lacan, se référant probablement au bouddhisme quoique cette référence ne soit pas considérée comme la seule possible, la passion de l'ignorance. S'il y a ignorance réelle de l'un à l'autre, nous ne sommes pas dans un dialogue et donc la question de la reconnaissance du nom ne se pose pas.

Le corps vivant de la psychanalyse

Comment donc se fait le passage du duo analytique à ce que nous pourrions appeler maintenant un corps analytique vivant, ce qui n'est qu'une autre formule pour qualifier l'École. En effet, l'expérience analytique du divan ne suffit pas à faire un corps vivant. C'est même justement la fonction du divan que d'exclure le corps. Plus précisément, d'exclure le corps comme vivant, par la règle d'abstinence. L'abstinence ne concerne pas seulement le corps vivant dans l'excellence de son mouvement, qui se fait dans un « lit de plein emploi », mais concerne tout effet de corps de l'un à l'autre des protagonistes du dialogue. Pourquoi Freud a-t-il inventé le divan ? Il l'a dit : parce qu'il était gêné d'être sous le regard de ses patients en même temps qu'il les écoutait. Il est toujours possible de dire que c'était son problème à lui que d'être gêné par cela, qu'il était timide ou on ne sait quoi encore, mais le problème ne se pose pas à ce niveau. Le face-à-face, pour quiconque, gêne le bon déroulement de l'expérience parce que le corps de l'analyste y intervient. Il intervient par ses réactions, qui peuvent être explicites, d'amusement ou de réprobation par exemple, mais qui peuvent être aussi énigmatiques. Elles n'en représenteront pas moins des réponses aux dires du patient, par les manifestations du corps de cet autre qu'est le psychanalyste. C'est pourquoi le corps réagissant du psychanalyste, impossible à éliminer physiquement, réellement, est soustrait par le dispositif même à l'échange verbal qui se poursuit. Le corps de celui qui parle, le patient, parce qu'il s'entend *via* le psychanalyste, continue pour sa part de réagir ; mais il ne réagit qu'à ce qu'il dit lui-même, éventuellement à ce que dit l'analyste, silence compris, mais non aux réactions qu'il lui montre.

Ce n'est pas en permanence que le corps du patient réagit à ce qu'il dit sur le divan. Le plus souvent il se fait oublier. Mais il arrive qu'il réagisse, se manifeste, de différentes façons, par ce qu'on appelle des affects. Ça peut être l'angoisse, la joie, la tristesse et leurs multiples dérivés dont Spinoza a dressé le catalogue dans son *Éthique*. Ce sont des moments évidemment où le psychanalyste tend l'oreille, parce qu'il sait que par ces affects se dit quelque chose du patient qu'il ignore lui-même, mais qui l'anime, à son insu donc. Le patient le sait aussi, il sait qu'il éprouve ces affects. Et il compte sur nous

pour que nous lui disions ce qui se passe, ce qui dans ce qu'il dit lui fait un tel effet.

Pour garder ici les affects de la joie et de la tristesse, remarquons que le sujet peut se demander ce qui le met lui-même en joie ou au contraire l'attriste dans ses propos. Encore faut-il bien sûr qu'il le constate et que ce constat ne lui suffise pas, qu'il veuille encore savoir ce qui se passe là, qu'il y accorde donc une certaine importance. Ainsi, il a fallu Freud pour élucider ce qui nous faisait tous ou presque rire à travers le mot d'esprit. Mais revenons au singulier du divan, et insistons : le sujet peut très bien ne pas savoir pourquoi tel ou tel affect se manifeste en lui lorsqu'il évoque certains éléments précis. Il peut même douter de l'affect qu'il éprouve, joie ou tristesse, ou joie et tristesse, mais il sait au moins, pour les avoir éprouvés, qu'il y a des affects de joie et des affects de tristesse qui sont parfaitement distincts, au même titre qu'il y a l'angoisse, qui n'est jamais incertaine, elle. Le sujet porte au départ en lui des modèles irréfutables de joie et de tristesse auxquels il peut se référer pour qualifier et quantifier ses affects à la mesure de ses réponses à l'angoisse.

Bref, l'analyse dévoile à un sujet ce qui affecte son corps, depuis et jusqu'à la manifestation du désir sexuel. Mais que veut dire dévoiler sinon mettre sur ces affects des mots, les élucider dans leurs ressorts et leurs intentions, dans leur façon de vouloir s'apaiser donc ? C'est là en tout cas la théorie freudienne, le retour à la plus basse tension, jusqu'à l'inanimé de la pulsion de mort, pourquoi pas ? La théorie lacanienne se présente différemment, soulignant qu'avant d'être apaisé, un mouvement vise la satisfaction supposée l'apaiser. De ce point de vue donc, même si apparemment opposés, Lacan et Freud se rejoignent.

Or, mettre des mots sur quelque chose, c'est le nommer. L'analyse donc nomme. Elle est appelée en tout cas par le sujet à nommer... nommer ce qui de la représentation que se fait un sujet de lui-même et de ses désirs lui échappe, tout en étant lui aussi, nommer cet être assuré d'être postulé, mais qui toujours *ex-siste*.

Le processus analytique ne fait pas du sujet, qui y apprend la castration comme limite de la nomination, un corps vivant, nous l'avons dit. Pourquoi ? Parce que pour se sentir vivant le sujet a besoin de produire un effet sur le corps d'un autre. Moyennant quoi

ce corps de l'autre lui répond en retour, à partir des affects qui ont été suscités en lui, et dont notre sujet capte les dire. L'expérience analytique, nous l'avons vu aussi, ne concerne qu'un seul corps et donc n'est pas une transmission, elle s'expérimente seulement dans son acquisition. La transmission peut se faire quand le sujet utilise son savoir acquis, ce qui peut se faire de deux manières différentes : soit répéter l'expérience avec un autre sujet, la pratique donc, où il n'y a toujours qu'un corps, soit l'échange théorique avec, pour le coup, non pas un mais d'autres corps.

Le problème est qu'un praticien peut très bien affirmer que ce qu'il fait dans sa pratique est de la psychanalyse, et amener le patient à le répéter, cela ne suffit pas à sortir du tournage en rond possible sinon probable entre eux. Il faut encore un autre psychanalyste pour reconnaître le premier comme tel, au nom de leur référence commune et démontrable au signifiant-signé, au signifiant insigne qu'est Freud.

D'où la nécessité de l'École, qui est le lieu de cette démonstration. Distinguons là la démonstration comme une forme particulière de la reconnaissance, dont il existe différentes sortes. Il y a les reconnaissances qui consistent à se reconnaître l'un l'autre, réciproquement, à travers le respect de certains rites qui valent comme autant de signes de l'entente. Il peut s'agir de rites dans l'utilisation d'un certain vocabulaire, ou dans certaines manifestations codées d'allégeance, ou d'autres encore. Il y a d'un autre côté la reconnaissance qui consiste à reconnaître l'un et l'autre s'accordant sur un élément tiers, et qui démontre en l'occurrence pour chacun la qualité analytique d'un propos ou d'une pratique. Au-delà des rites à respecter sans questionner, il y a la démonstration donc. Nous le savons, l'élément tiers, ce qui démontre la reconnaissance dans la psychanalyse est le manque, référent commun. Mais tout le problème est là : comment un manque se reconnaît-il ? Le déclarer ne suffit pas.

Avançons donc maintenant ce qu'est un nom au point où nous en sommes : une reconnaissance démontrée.

Mais là encore, il est plusieurs façons de démontrer. Elles se distinguent en fonction des discours et du référent qu'ils instituent comme tel. Nous pouvons en effet définir avec Lacan un discours selon le référent qu'il institue, à la place maîtresse.

Ainsi, dans le discours du maître, le référent est le signifiant unaire, celui qui s'affirme comme incontestable. Dans le champ social, c'est le signifiant (et non le corps) de l'Un qui commande au corps de l'autre, lui en position d'esclave ; ce signifiant maître permet la sélection, par la reconnaissance de ceux qui se retrouvent en lui. Dans le champ de l'inconscient, c'est le signifiant phallique, dont le répondant est le nom du père. En effet, la fonction paternelle est le nom dans la fonction signifiante qui garantit la cohérence du discours. Elle institue la fonction phallique comme référent à cette garantie et le nom du père la représente, s'il est en place. Sinon, l'appel à la fonction paternelle peut rester vain, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'existe pas, sinon il n'y aurait pas d'appel ; ce qui n'existe pas, ce qui est forclos dans la psychose, c'est le Nom-du-Père qui répondrait à sa fonction, qui est, elle, nécessaire à toute tenue du discours, aussi fou soit-il.

Dans le discours hystérique, la démonstration de la reconnaissance se fait par la dérobade du sujet à son corps, dérobade qui maintient le lien à l'autre, non comme corps mais comme sujet.

Dans le discours universitaire, la référence est la reconnaissance du savoir comme anonyme et présenté comme vérité. Il amène au brevet plus haut évoqué, unité de valeur.

Dans le discours analytique, ce qui est en place maîtresse est le réel du manque, *a*. Mais comment reconnaître l'exactitude d'un discours qui affirmerait mettre le manque aux commandes ? Les énoncés n'y suffisent pas, c'est le problème : l'affirmation du manque en place maîtresse, si elle est énoncée de façon aussi platement explicite, revient à se replacer dans le discours universitaire, où le nom est nom de savoir, et non pas non-savoir.

Qu'est-ce qui peut alors en faire signe, de ce discours analytique ?

En théorie, nous pourrions décliner les modes de la nomination analytique dans sa relation au manque en place maîtresse – comme, non pas une référence, mais comme le savoir du manque de référence dans la passe autre que singulière.

Ainsi, nous pourrions dire qu'on nomme membre le sujet suffisamment animé par la question de la référence pour ne pas se satisfaire de celles qu'on lui propose, même s'il croit encore que la psychanalyse

pourra la lui délivrer enfin, en quoi il ne se trompe pas, même si ce ne sera pas celle qu'il imaginait...

On désigne un passeur, comme étant dans un moment de transition, de balance entre la référence articulable et son impossibilité. Ce n'est pas une nomination, parce qu'il n'y a pas d'être du passeur, alors qu'il y a un être de l'analysant, le manque-à-être, qui se languit, et un être de l'analysé, manque-à-être aussi, mais qui ne se languit pas parce qu'il se sait être *ex-sistant*, parlêtre.

On nomme alors *AE* celui pour qui l'impossible est possible, de rester définitivement impossible – un impossible qui prend alors le nom de son symptôme irréductible à toute chaîne signifiante, qui le fait singulier.

Pour ce qui est de l'application pratique de la démonstration analytique dans ce qui fait École, l'enseignement, Lacan, dans son séminaire, donne quelques illustrations personnelles. Ainsi, au tout début du *Séminaire XX, Encore*, il parle de son *je n'en veux rien savoir* qu'il distingue de celui de son auditoire. Le *je n'en veux rien savoir* de Lacan, contrairement à celui qu'on peut légitimement imputer à quiconque parle, est bien sûr un *je ne veux rien savoir* de ce qui fait semblant de faire rapport sexuel. Lacan ne veut rien en savoir parce que, psychanalyste, il l'est de savoir que quoi que ce soit qui vienne à cette place, ça ne sera pas ça, sauf accident...

Et comment savoir alors que c'est bien comme analytique qu'un discours a été entendu ? Lacan y répond au début de la leçon précédente, la dernière du *Séminaire XIX, ...Ou pire* : le cherchant, il a trouvé, par hasard, ce qui lui permettait de suspendre son discours, au sens de l'interrompre en cette fin d'année, mais aussi au sens de le fixer au regard de la psychanalyse. Ce signe a été sa rencontre avec l'intérêt qu'a trouvé à son discours un autre qui y est allé de son propre cru, montrant à Lacan que son discours s'avérait pour ce dernier payant. Ainsi, à partir de ce que Lacan a provoqué de dire différent du sien chez l'autre, et qu'il entendait, il s'est lui-même reconnu, ce qui pour lui a fait preuve que quelque chose était passé de l'un à l'autre, qu'une transmission s'était faite, de conquête du savoir et non d'une simple expérience.

Reste que tout cela n'est possible à articuler que grâce à l'enseignement de Lacan. Ainsi s'explique son insistance à rappeler le

contexte de lutte dans lequel s'est déroulé son enseignement, et prend sa valeur ce qu'il dit dans ce passage de *L'insu*, par lequel nous concluons : « [...] il y a les dates, j'ai énoncé le Symbolique, l'Imaginaire, et le Réel en 1954, j'ai intitulé une conférence inaugurale de ces trois noms devenus en somme par moi ce que Frege appelle noms propres. Fonder un nom propre, c'est une chose qui fait monter un petit peu votre nom propre. Le seul nom propre dans tout ça, c'est le mien. L'extension de Lacan au Symbolique, à l'Imaginaire et au Réel, c'est ce qui permet à ces trois termes de consister, je n'en suis pas spécialement fier. Mais je me suis après tout aperçu que consister ça voulait dire quelque chose, c'est à savoir qu'il fallait parler de corps ; il y a un corps de l'Imaginaire, un corps du Symbolique – c'est *lalangue* – et un corps du Réel dont on ne sait pas comment il sort. Ce n'est pas simple, non que la complication vienne de moi, mais elle est dans ce dont il s'agit ¹ ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 16 novembre 1976.